

**Luis Sepúlveda**

Journal  
d'un  
tueur  
Sentimental

**Métailié**  
N O I R 



JOURNAL D'UN  
TUEUR SENTIMENTAL

Du même auteur  
chez le même éditeur

*Le Vieux qui lisait des romans d'amour*, 1992.  
(Prix du roman d'évasion 1992.  
Prix France-Culture étranger 1992)

*Le Monde du bout du monde*, 1993.

*Un nom de torero*, 1994.

*Le Neveu d'Amérique*, 1996.  
(Prix de l'Astrolabe 1996)

*Histoire d'une mouette  
et du chat qui lui apprit à voler*, 1996.  
(Prix Sorcière 1997)

*Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre*, 1997.

LUIS SEPÚLVEDA

JOURNAL D'UN  
TUEUR SENTIMENTAL

*Traduit de l'espagnol (Chili)  
par Jeanne Peyras*

Editions Métailié  
5, rue de Savoie, 75006 Paris  
1998

Titre original : *Diario de un killer sentimental*  
© Luis Sepúlveda, 1997  
*by arrangement with Dr. Ray-Güde Mertin,  
Litterarische Agentur*  
Traduction française © Editions Métailié, 1998  
ISBN :978-2-86424-801-9  
ISSN : 0291-0154

## UN. PREMIER JOUR

La journée avait mal commencé, ce n'est pas que je sois superstitieux mais je crois qu'il y a des jours comme ça où il vaut mieux ne pas accepter de contrat, même contre un chèque à six zéros, net d'impôts. La journée avait mal commencé et tard, j'avais atterri à Madrid à 6h30, il faisait très chaud et sur le chemin de l'hôtel Palace le taxi s'était obstiné à me faire une conférence sur la Coupe d'Europe de football. J'avais eu envie de lui poser le canon d'un 45 sur la nuque pour qu'il ferme sa gueule, mais je n'avais pas ça sur moi et un professionnel ne fait pas d'histoires avec un crétin, même un taxi.

A la réception de l'hôtel on m'a donné les clefs et une enveloppe que j'ai ouverte dans l'ascenseur. Elle contenait la photo d'un type qui ne m'a pas plu : jeune, dans les 35 ans, mince, pas mal, assis à une tribune avec cinq autres types qui lui ressemblaient. Il y avait sur la table une pancarte qui disait « Troisième rencontre des Organisations non gouvernementales ». Je n'ai jamais aimé les philanthropes et ce type puait la philanthropie moderne. Une éthique professionnelle minima interdit de demander ce qu'ont fait les types qu'on doit liquider, mais en regardant la photo j'ai ressenti de la curiosité et ça m'a été désagréable. Dans l'enveloppe il n'y avait rien d'autre et c'était normal. Je devais commencer à me familiariser avec ce visage, observer les détails révélateurs de sa force ou de sa faiblesse. Le visage humain ne ment jamais : c'est l'unique carte qui enregistre tous les territoires que nous avons habités.

Je donnais un pourboire au garçon qui avait monté ma valise quand le téléphone a sonné. J'ai reconnu la voix du contact, un type que je n'ai jamais vu et que je ne veux pas voir, c'est

comme ça chez les professionnels, mais à la voix je pourrais le reconnaître entre mille.

— Tu as fait bon voyage ? On t’a donné l’enveloppe ? Je suis désolé de te gâcher tes vacances, a-t-il dit en guise de salut.

— Pour les deux questions c’est oui et pour la fin je ne te crois pas.

— Tu pars demain, tache de te reposer.

— D’accord, et j’ai raccroché.

Je me suis étendu sur le lit et j’ai regardé ma montre. L’avion de Mexico qui ramenait ma “ petite amie ”, quelle façon idiote de l’appeler, atterrirait dans cinq heures, et je l’imaginai toute bronzée par le soleil de Vera Cruz. Je lui avais promis une semaine à Madrid avant de retourner à Paris. Une semaine pour faire les librairies, les musées, ces choses qu’elle aime faire et que j’accepte en contrôlant mes bâillements, parce que cette petite amie – oui ça fait idiot de l’appeler comme ça – je l’ai dans la peau.

Un professionnel vit seul, et pour les exigences du corps le monde offre un large éventail de putes. J’ai toujours respecté radicalement le commandement misogyne. Toujours. Jusqu’au jour où je l’ai connue.

C'était dans un café de Saint Michel. Toutes les tables étaient occupées et elle m'a demandé si elle pouvait s'asseoir à la mienne. Elle portait un paquet de livres qu'elle a posé par terre, elle a commandé un express et un verre d'eau, elle a pris un livre et a commencé à souligner des phrases avec un marqueur. J'ai continué à faire ce que je faisais avant son arrivée, consulter le programme des courses de chevaux.

Soudain elle m'a demandé du feu. J'ai tendu la main avec le briquet et elle l'a prise entre les siennes. Elle cherchait quelque chose cette petite. Il y a des femmes qui savent communiquer leur envie de baiser sans avoir besoin de paroles.

— Quel âge tu as ? je lui ai demandé

— Vingt-quatre, m'a répondu sa petite bouche rouge.

— J'en ai quarante-deux, lui ai-je avoué en regardant ses yeux en amande.

— Tu es jeune, a-t-elle menti avec toute la chaleur qui émanait de ses gestes quand elle fumait, quand elle arrangeait ses cheveux qui avaient la couleur des marrons mûrs et la texture fine et douce de l'eau qui glisse sur des rochers couverts de mousse.

— Tu veux manger avant de baiser ou après ? ai-je demandé en appelant le garçon pour payer.

— Mange-moi et baise-moi dans l'ordre qui te plaira, a-t-elle répondu cramponnée à ses livres.

Nous sommes sortis du café et entrés dans le premier hôtel. Je ne me souvenais pas d'avoir été au lit avec une fille aussi inexpérimentée, elle ne savait rien, mais elle voulait apprendre. Et elle a appris, si bien que j'ai violé la règle élémentaire de la solitude et que je suis devenu un tueur vivant en couple.

Elle voulait être traductrice et, comme toutes les intellectuelles, elle était assez ingénue pour avaler toutes les histoires, ce qui fait que je n'ai eu aucun mal à la convaincre que j'étais le représentant d'une entreprise aéronautique et que je voyageais beaucoup.

Trois ans avec elle. Elle est rapidement devenue une femme, à force de servir ses hanches se sont épanouies, son regard est devenu coquin, elle a compris que le plaisir c'est l'exigence, elle s'est entichée de la soie sur son corps, des parfums exclusifs, des restau-

rants avec des garçons élégants comme des ambassadeurs et des bijoux de créateurs. Elle a franchi le grand pas qui sépare la minette de la chatte.

Entre-temps j'ai violé plusieurs règles de sécurité, surtout celles qui insistent sur la solitude, l'anonymat, l'incognito, n'être qu'une ombre, et l'appartement pour les contacts est devenu le bureau où je devais passer tous les jours, tandis que les après-midi et les nuits nous partagions un autre appartement qui s'est mis à puer la maison bourgeoise car ses amis y venaient et on y faisait des fêtes. Pendant ces trois ans j'ai eu plusieurs contrats en Asie et en Amérique et je crois même m'être dépassé comme professionnel parce que j'ai agi rapidement pour revenir près d'elle. Je vous l'ai dit, je l'avais dans la peau.

Vers 9h du soir j'ai décidé de sortir manger un morceau et boire quelques gins. Elle n'allait pas aimer que je la laisse seule à Madrid. Je lui avais payé un mois de vacances au Mexique pour l'éloigner pendant que j'allais à Moscou pour un contrat. Des Russes avaient été insolents avec quelqu'un de Cali et ce quelqu'un

m'avait chargé de leur rappeler qu'ils n'étaient que des amateurs. Non. Elle n'allait pas aimer que je la laisse seule à Madrid. Enfin je lui en parlerais après l'avoir baisée deux ou trois fois.

Après une ventrée de fruits de mer dans un restaurant galicien j'ai fait une grande promenade dans le quartier du Prado. Il ne fallait pas que je pense au type de la photo mais je n'arrivais pas à me le sortir de la tête. Je ne connaissais ni son nom, ni sa nationalité, ni son poids, mais quelque chose me disait qu'il était latino-américain et que, bien ou mal, nos chemins commençaient à se rapprocher.

— Ce type est un contrat et rien d'autre. Un contrat qui, dès qu'il cessera de respirer, te rapportera un chèque à six zéros net d'impôts, alors arrête de déconner, me suis-je dit en entrant dans un bar.

Je me suis installé au comptoir, j'ai commandé un gin et j'ai décidé de me vider la tête en regardant la télé qui trônait sur le bar. Sur l'écran une grosse imbécile recevait les appels téléphoniques d'autres imbéciles et elle faisait ensuite tourner une roue de tombola. Les lots étaient aussi imbéciles que les participants.

A l'entracte l'écran s'est rempli de filles en minijupes qui m'ont fait penser à ma belle petite. Dans deux heures l'avion allait atterrir avec ma belle Française. Disons que dans deux heures et demie elle serait à l'hôtel avec moi. Je n'allais pas la chercher à cause de la règle qui ordonne d'éviter les aéroports internationaux. Il y a une possibilité sur un million que quelqu'un vous reconnaisse, mais la loi de Murphy pèse chez les professionnels comme une malédiction.

J'ai tenu deux gins devant la télévision et je suis sorti. La grosse de la tombola n'avait pas réussi à éloigner de mon esprit le type de la photo. Mais, bon Dieu, qu'est-ce qui m'arrivait ? Tout d'un coup je me suis vu en train de demander à mon contact ce que l'autre avait fait : « Je veux savoir pourquoi je dois le tuer ». Ridicule. La seule raison c'est un chèque à six zéros. J'étais sûr de ne pas l'avoir vu avant. Et même dans ce cas, cela ne changeait rien. Un jour j'ai liquidé un homme pour lequel j'avais même de l'estime. Mais il l'avait cherché et en me voyant il avait compris qu'il n'y avait pas d'échappatoire.

— C'est mon heure, non ? a-t-il demandé.

— C'est comme ça. Tu as fait une erreur et tu le sais.

— On prend un dernier verre ?

— Comme tu voudras.

Il a servi deux whiskies, nous avons trinqué, il a bu et fermé les yeux. C'était un homme digne et je me suis arrangé pour que la première balle l'efface de la liste des vivants.

Mais pourquoi diable est-ce que le type de la photo me préoccupait ? Il avait l'air de travailler dans une ONG, mais le contrat ne venait pas de ce côté-là. Aucune ONG n'a assez d'argent pour se payer les services d'un professionnel, et je suppose qu'elles n'arrangent pas leurs problèmes de cette façon.

De mauvaise humeur, j'ai repris le chemin de l'hôtel. La nuit était toujours aussi chaude et je me réjouissais pour ma belle Française. Au moins la chaleur de Vera Cruz ne lui manquerait pas. Elle aimait qu'on lui morde le cou et comme elle allait revenir toute dorée ce serait une invitation à la mordre partout. Bon, me suis-je dit, maintenant tu penses comme un homme normal.

Le réceptionniste m'a remis la clef et une enveloppe. Ça ne m'a pas plu. Le contact ne me donnait jamais d'instructions par écrit. Dans la chambre j'ai sorti une bière du minibar et ouvert l'enveloppe. C'était un fax de Mexico de ma belle Française.

« Ne m'attends pas. Je regrette mais je ne viendrai pas. J'ai rencontré un homme qui m'a fait voir le monde d'une façon totalement différente. Je t'aime mais je crois que je suis amoureuse. Je vais rester deux semaines à Mexico avant de revenir à Paris. On parlera de tout. Je voudrais rester pour toujours avec lui, mais je reviens pour toi, parce que je t'aime et qu'il faut qu'on parle. Je t'embrasse. »

Règle numéro un : être seul et se soulager avec une pute. J'ai demandé qu'on me monte un journal du jour et j'ai cherché la rubrique « relaxation » dans les petites annonces. Demi-heure après on a sonné, j'ai ouvert et fait entrer une métisse qui traînait derrière elle tous les vents chauds des Caraïbes.

— Trente mille d'avance, mon amour, a-t-elle dit, penchée sur le minibar.

— Voilà cent mille mais tu te conduis bien.

— Je me conduis toujours bien, chéri, a-t-elle répondu en tendant sa grande bouche rouge.

Et elle l'a fait. L'effet des fruits de mer s'est dissipé après le troisième round, et en se rhabillant elle a dit :

— Tu es bien silencieux, chéri. Moi ça m'excite qu'on me parle, qu'on me dise des cochonneries. Tu es toujours comme ça ?

— Non, mais aujourd'hui j'ai eu une mauvaise journée. Une très mauvaise journée. Une journée de merde.

Je lui ai répondu ça parce que c'était la vérité, la putain de vérité.

Quand la fille est partie, en emportant cent mille pesetas et les brises chaudes des Caraïbes, j'ai appelé le bar et demandé qu'on me monte une bouteille de whisky.

Et j'ai passé la nuit de cette mauvaise journée, sans ouvrir la bouteille, malgré une terrible envie de me soûler, à parler avec la photo du type que je devais tuer, parce que même cocu, un professionnel est toujours un professionnel.



## DEUX. DEUXIÈME JOUR

— Je ne sais pas ce que tu as pu faire, mais tu es foutu, mon frère. Si ça peut te consoler sache que celui qui va te tuer est aussi foutu que toi, et le plus drôle c'est que je t'envie parce que pour toi tout sera terminé au moment où je vais te plomber, en revanche moi, mon frère je devrai continuer à vivre.

J'allais demander au type de la photo quelle sorte d'homme il était et si par hasard il m'attendait quand le téléphone a interrompu l'interrogatoire. Avant de répondre j'ai tiré les rideaux et ouvert les fenêtres pour que l'air dissipe la fumée des cent cigarettes que j'avais fumées dans la nuit. Il faisait jour et la lumière

de Madrid faisait mal aux yeux comme d'habitude.

— Bien dormi ? a salué le contact.

— Du nouveau pour moi ?

— Des problèmes. Beaucoup de problèmes. Trop de problèmes, a-t-il soupiré.

— Tu en fais trop. Tu sais bien que je pars aujourd'hui, lui ai-je rappelé.

— Bien sûr. Mais avant tu as rendez-vous avec un messager au bar de l'hôtel. Il arrivera à 10h précises et il demandera Touris Sol, dont tu es le gérant. A 10h15 je te rappelle.

— Ah, fut mon seul commentaire.

J'ai regardé ma montre. Il était 9h du matin, je me suis mis sous la douche et je suis resté un long moment sous le jet d'eau froide.

— Bon. Un jour ça devait arriver. Elle est jeune et toi tu es sur la pente descendante. Mais qu'est-ce qui te fait si mal ? Tu en as fait une femme, et quelle femme ! alors à quoi ça sert de te plaindre, m'a dit dans le miroir un type à poil qui me ressemblait comme un frère.

— Je ne me plains pas. Je sais perdre, mais je ne supporte pas la déloyauté, lui ai-je